



HAL
open science

Les Halles, lieu d'une seule jeunesse Un monde commun de styles différenciés

Catherine Hass, Marianne Hérard

► **To cite this version:**

Catherine Hass, Marianne Hérard. Les Halles, lieu d'une seule jeunesse Un monde commun de styles différenciés. Les Annales de la Recherche Urbaine, 2008, 105, pp.46-54. hal-04424200

HAL Id: hal-04424200

<https://hal.science/hal-04424200>

Submitted on 29 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Les Halles, lieu d'une seule jeunesse

Un monde commun de styles différenciés

Catherine Hass et Marianne Hérard

Dans le cadre du projet de rénovation du quartier des Halles, une enquête auprès de jeunes venant de banlieues nous a été confiée par la Ville de Paris. La recherche visait la connaissance de leurs représentations et de leurs usages du quartier. Précisons d'emblée que les « jeunes de banlieues » ne sont pas un sujet explicite et constitutif de la rénovation, tant du point de la municipalité que du processus de concertation¹. Nous dirons qu'ils constituent un sujet circulant puisque différents discours disposent d'un vis-à-vis, implicite ou non, entre les Halles et ces jeunes. L'effet induit par ce vis-à-vis est celui d'une catégorisation des « jeunes de banlieues » comme groupe spécifique censé avoir une pertinence aux Halles.

Pour la Ville de Paris, la rénovation s'inscrit dans une politique « d'équilibre social ». Cette politique vise à conforter « la dimension métropolitaine du lieu et à s'appuyer sur la richesse et la spécificité de sa fréquentation, pour continuer de donner à tous l'envie de venir dans ce quartier. Le projet de rénovation s'inscrit ainsi dans une politique affirmée de mixité sociale et d'ouverture à la banlieue » (Baudouin et al., 2007, p. 1)². Le questionnement du commanditaire, interne à cette notion de mixité, était donc le suivant : quelles sont les pratiques et les attentes de ces jeunes afin d'inclure, aux Halles, la « culture de banlieue » ?

Lors des débats portant sur la rénovation, les différents acteurs du processus de concertation ont constaté qu'ils ignoraient les pratiques des différents usagers des Halles. Ils ont donc confié une enquête statistique portant sur un échantillon de 1 000 personnes à l'Institut IPSOS afin de dégager différents profils (Ipsos, 2006). Ces résultats ont éclairé sur certaines modalités d'usages des Halles (consommation, transports, loisirs...) et permis d'identifier certains profils d'usagers sans pour autant dégager de profil « jeunes ».

Or, pour la Ville de Paris, la fréquentation des Halles par des jeunes venant de banlieues revêtait une importance croissante du fait de sa réflexion sur la « métropolisation » de la capitale, dont les Halles constituent un réel point de cristallisation. Dans cette perspective, une enquête qualitative sur les pratiques et les représentations de ces jeunes venant de banlieues s'est imposée³. Elle nous a été

¹ Le processus de concertation sur la rénovation des Halles réunit des associations de quartier, des commerçants, des élus, des experts en urbanisme... La commission se réunit régulièrement afin de débattre des différents projets proposés par la Ville de Paris quant à la rénovation du quartier.

² Il s'agit d'une citation de la Ville de Paris extraite du préambule au rapport. Cette position municipale est homogène à celle tenue depuis longtemps par l'État sur la ville et dont les termes sont ceux de la « mixité » et « d'équilibre de la composition sociale des populations » (Donzelot J., 2006 ; Tissot S., 2007).

³ Les connaissances sont rares concernant ces jeunes. « Les jeunes de banlieues » ont été, à notre connaissance, l'objet explicite de deux réunions dans le cadre de la concertation. Une première fois, en janvier 2006, à l'initiative de l'association Accomplir où un diaporama de l'association « Tout est langage » fait avec des jeunes de Tremblay en France fut projeté. Une seconde fois en mars 2007, sous la houlette du commissaire du 1er arrondissement de Paris, à l'occasion d'une réunion portant à la fois sur la sécurité et les espaces verts.

confiée par deux chercheurs, experts au sein de la concertation⁴. Cette enquête devait permettre d'appréhender la subjectivité métropolitaine des Halles, « la banlieue aux Halles » devant, à terme, trouver des formes institutionnelles, via des lieux dédiés à ce « groupe » de jeunes en particulier.

Selon nous, cette problématique du commanditaire constitue les jeunes en groupe bien défini et part du principe que « venir de » induit des pratiques et des modes d'être propres et transitifs à tout espace. Si nous avons intégré pour notre recherche ces questionnements, nous avons souhaité maintenir à leur endroit la distance nécessaire, comme c'est l'usage pour toute recherche appliquée (Hérard, 2006). Nous avons, par conséquent, examiné si le fait de venir de banlieue introduisait, ou non, pour les jeunes, une singularité quant aux Halles.



Le square des Innocents, les Halles en surface. Crédits : Pierre Linguanotto

Un débat, de nature urbanistique et architectural quant à la rénovation, disposait également une articulation spontanée entre ces jeunes et les « territoires » d'où ils viennent. En effet, les Halles étant très fréquentées par des jeunes venant de banlieue, certains urbanistes y voient le débordement de la périphérie sur son centre, selon une pensée clivée des espaces urbains (Fromonot F., 2005, p. 26). D'autres, notamment des sociologues, théorisent au contraire la péremption des séparations et des hiérarchies territoriales pour envisager les Halles comme un espace non clivé, notamment entre Paris et la banlieue, mais unifié du point de la « métropole » (Baudouin T., Collin M., 2005). Selon eux, les Halles étant un des lieux de la « métropole », la rénovation du quartier doit intégrer, toutes les subjectivités métropolitaines qui la composent. Ainsi, les « jeunes de banlieue » doivent avoir une place moins informelle qu'actuellement et validée

⁴ Michèle Collin et Thierry Baudouin, que nous remercions chaleureusement, sont sociologues et travaillent de longue date sur les phénomènes de métropolisation.

institutionnellement dans le quartier. Cette approche socio urbanistique ne va pourtant nullement de soi, comme l'a exemplifié le projet de Rem Koolhaas, dont on rappelle que l'un des préceptes est 'fuck the context'. Ce projet, longtemps en lice pour la reconstruction du Forum, privilégiait une circularité complète en abolissant les séparations entre les espaces souterrains et la surface, les commerces et les transports, le jardin et le centre commercial. À cela s'ajoutait la création d'espaces sans fonctionnalité assignée, où tout un chacun pouvait se promener. Toutes les dimensions du Forum étaient unifiées et s'interpénétraient. L'architecture, en tant que proposition urbaine, défaisait les différentes territorialités internes aux Halles et, par conséquent, la possibilité d'assigner à des espaces conscrits telle ou telle catégorie de personnes. (Plans : Fromonot F., 2005 p. VIII ; Collectif, Paris-les Halles, 2004)

Selon les approches « métropolisés » ou « clivés » de l'espace urbain, dire et penser « il y a des jeunes de banlieue aux Halles », « les Halles, c'est la banlieue à Paris » est logique et cohérent. En effet, ces visions partagent le postulat selon lequel les gens sont pensables par le prisme de leur origine sociale, culturelle, géographique. Or, on le sait, les gens ne sont pas toujours captifs du statut qu'on leur attribue, des représentations que l'on donne d'eux, ou encore du rôle qu'en tant qu'acteur social on veut leur attribuer (Hérard M., 2001). Les Halles, comme lieu subjectivé⁵, sont à ce point investies par les jeunes qu'elles engagent des nominations singulières, des représentations et des usages inédits.

Notre recherche s'inscrit dans une anthropologie de la pensée des gens (Lazarus S., 1996) et soutient les trois postulats suivants. Le premier énonce que les gens sont en capacité de livrer leurs propres conceptions, leurs idées et leurs représentations du réel. La pensée des gens est entendue ici non comme une opinion ou un sentiment, mais comme une pensée au sens fort.

⁵ Nous reviendrons sur cette notion.



Une des entrées du Forum des Halles. Crédits : Pierre Linguanotto

Notre rôle d'anthropologue est d'identifier, dans des entretiens qualitatifs individuels, les catégories, les thèses, mais surtout les prescriptions soutenues par les gens. C'est la prescription qui, dans notre démarche, dispose le réel. En ce sens, cette démarche va au-delà de la restitution ethnographique des propos des gens et d'une problématique de l'imaginaire ou du symbolique (Baudry P., Paquot T., 2003).

Le deuxième postulat est que les gens ne sont pas définissables a priori, que ce soit en termes de groupes ou d'entités sociologiques. Ce point est très important car il laisse aux gens la possibilité de s'identifier, de se penser et de se nommer selon leurs propres critères. Des données comme les territoires d'où ils viennent, le sexe, l'origine ou encore les « trajectoires sociales » ne sont pas préalablement constituées par nous comme des indicateurs ou des paramètres de la rationalité pour qualifier les gens. Ces données sont traitées si elles interviennent de façon référentielles dans les propos des gens.

Le dernier postulat soutient que les lieux sont subjectifs. Si « lieu » il y a, celui-ci est sous condition de sa problématisation subjective énoncée par les gens. Si aucune prescription ou thèse ne sont tenues par les gens à l'endroit du lieu (ici, les Halles), celui-ci ne sera pas considéré par nous comme un lieu singulier ; il ne s'agira pas d'un lieu au sens où nous l'entendons. Ce point nous différencie de la sociologie urbaine et de celle de Simmel en particulier pour qui les dimensions objectives et subjectives de la ville produisent de fait une singularité, une socialité urbaine propre (Simmel G., 2007). Si pour G. Simmel le lieu préexiste, ce n'est nullement le cas dans notre approche, puisque le lieu est uniquement sous condition de constructions en pensée engageant un réel inédit. Loin de toute phénoménologie de l'espace, le lieu relève pour nous d'un ensemble de prescriptions identifiant ses dimensions singulières et irréductibles. Ni compréhensive (Simmel, 2007) ni structurale (Augé, 1992), notre démarche relève d'une anthropologie de la pensée appliquée aux questions urbaines, démarche singulière au sein de l'anthropologie urbaine (Althabe G., 1984 ; Augé

M., 1992 ; Hayot A., 2002). Avec Gérard Althabe, nous nous interrogeons sur « ce qui a lieu d'anthropologiquement fondamental dans l'urbain » (Paquot, 2008 : 18). Pour nous, les représentations et les usages sont essentiels à la connaissance de l'urbain.

Ainsi, pour cette enquête, interroger les jeunes habitant en banlieue a été envisagé comme un critère strictement objectif nous permettant de délimiter la population interrogée : des jeunes qui résident en dehors de Paris. La catégorie de « banlieue » a été considérée dans son acception géographique la plus objective et ne disposant aucune problématique en termes de territoire, sociologiquement ou étatiquement parlant. Les catégories de « jeunes de banlieue », de « banlieue » et de « Halles » ont été des catégories entièrement soumises à l'enquête et aux catégorisations de nos interlocuteurs⁶.

Nous allons le voir, aux Halles les jeunes interrogés sont autres. Quels autres ? C'est tout l'intérêt d'une enquête anthropologique. Les figures de l'altérité sont bien présentes et bien plus proches qu'on ne le croit (Althabe G., 1992, Althabe G., Selim M., 1998).

Les Halles, un lieu en rupture avec la cité

Aux Halles, pour les jeunes interrogés, la question « d'où l'on vient » n'est ni signifiante, ni problématique, à la différence des cités où, nous disent-ils, l'origine géographique intervient dans les rapports entre les jeunes, et est une source potentielle de conflits. Dès lors, les Halles permettent aux jeunes d'avoir une socialité différente, déprise du poids de l'interconnaissance qu'ils peuvent connaître dans les cités. Les Halles ne sont pas exemptes de tensions pour autant, mais celles-ci sont d'une autre nature, liées aux filles ou aux différents styles et passent essentiellement par des défis de regards. D'une manière générale, les Halles sont considérées dans les entretiens comme un lieu « tranquille ». C'est cette tranquillité qu'ils recherchent et qui, pour eux, donne sens aux Halles. Précisons que l'enquête ne prétendait pas qualifier les cités en vis-à-vis avec les Halles comme lieu de tensions ou de violences. Notre enquête ne portant pas sur les cités par le biais des Halles, nous ignorons comment les jeunes pensent les cités et, de surcroît, comment ils s'y pensent.

La drague, très présente aux Halles, représente une autre rupture avec la cité. En effet, « les filles » participent fortement à l'identification des Halles pour les garçons. Elles y ont une dimension que nous dirons féminisée, là où dans les cités, et dans les représentations qu'en ont les garçons, elles ont davantage un statut de « sœurs » ou de « copains ». Les jeunes garçons draguent très certainement des filles venant de banlieue et le savent. Cependant, subjectivement, il s'agit pour eux d'une configuration différente de celle de la cité. Les filles ne sont ni pensées, ni appréhendées de la même façon lorsqu'elles sont aux Halles.

Le style, une catégorie qui permet de penser les jeunes aux Halles dans leur unité

⁶ Notre enquête repose sur un corpus de vingt-cinq entretiens réalisés aux Halles en décembre 2006. Les jeunes interrogés avaient entre 14 et 22 ans et venaient de Saint-Denis, Ivry, Cachan, Aubervilliers, La Courneuve... Ils ont été interrogés à partir d'un guide d'entretien comportant des questions de type : Que pensez-vous de... ? Diriez-vous que... ? Les entretiens, anonymes, se sont déroulés en tête à tête dans des cafés avoisinants. La passation des entretiens a été assurée par des étudiants du Master « Ville et Gouvernance » de l'Université Paris 8 que dirige Alain Bertho.

Le « style », les styles sont ce qui constituent essentiellement les Halles comme lieu singulier aux yeux des jeunes. Leur adhérence à ce que l'on peut qualifier d'univers des styles est telle qu'elle fonctionne comme l'opérateur exclusif de catégorisation et de nomination des jeunes entre eux. Aux Halles, nous disent-ils, il y a à tous les styles et à tous les jeunes, eux-mêmes définis ou pensés exclusivement en termes de styles (les fashions, les ricains, les skateurs, les gothiques, les racailleux...). La catégorie de « jeune de banlieue » est ainsi absente aux Halles ; elle n'y est pas même un style. Quand il est question du style « racailleux », ou « ricain » les jeunes disent très clairement qu'ils ignorent si ceux qui l'abordent viennent ou non de banlieue. Venir de banlieue ou de Paris n'est en aucun cas référentiel. L'unique chose qui le soit est, pour eux, et en pensée, c'est le « style ». Le style participe entièrement de la construction du réel, constituant une dimension singulière du lieu et ne relève pas, comme chez Leroi Gourhan, d'une « atmosphère esthétique », d'un « en plus » dans le cadre d'une anthropologie totale (Bromberger et al., 1986).

Le « style » identifie essentiellement un mode d'être général de la jeunesse qui s'exprime singulièrement aux Halles. Les Halles sont depuis longtemps reconnues comme un lieu accueillant tous types de jeunes, un lieu où se présente et s'exprime la jeunesse dans ses styles les plus variés et hétéroclites (Dubet, F., 1987, p. 11). Aujourd'hui, ce qui est remarquable, c'est que le style continue de s'imposer alors même que l'État intensifie la stigmatisation des jeunes vivant en banlieue en termes d'origines : géographiques, sociales, familiales, culturelles voire ethniques (Fassin D., Fassin E., 2006 ; Tissot S., 2007). En effet, depuis le milieu des années 90, l'État n'a eu de cesse de détruire la catégorie de « jeune » les concernant en leur attribuant des qualificatifs toujours plus singularisants : « banlieue », « issus des zones urbaines sensibles (ZUS) », « délinquants », « immigrés ». Or, on le sait, le risque inhérent à toute catégorisation est l'identification des gens concernés à la catégorie (Lefresne, 2005). L'enquête montre qu'aux Halles, il n'en est rien.

Les Halles, un lieu qui n'existe que sous condition du « monde ».

Enfin, pour les jeunes, les Halles c'est le « monde ». À leurs yeux, les Halles n'existent que sous condition de « monde » et ils n'y viennent que lorsque celles-ci sont saturées par la foule. Le « monde » est ici une catégorie complexe, subjective, qui ne renvoie nullement à la foule et à son flot anonyme, mais à un ensemble catégorisé singulièrement, toujours ouvert et augmenté. Aux Halles, disent-ils, il y a tous les « styles » et toutes les filles, mais également les touristes, les Parisiens, les bourgeois, les étudiants, les immigrés, les Anglais... Les listes proposées pour parler du monde sont étonnantes, mettant sur un même plan l'identification des gens par leurs styles, leurs nationalités ou encore leurs origines. Ainsi, loin de l'anonymat, les jeunes identifient, des groupes, des styles, des familles distinctes, selon un égalitarisme singulier. A contrario, et de façon surprenante, les cités ne sont pas considérées par certains comme un lieu mélangé où il y a du « monde », et ce en dépit du cosmopolitisme présent dans les cités.

De leurs points de vue, ce n'est pas parce qu'il y a empiriquement du monde qu'il est identifié comme tel. Le « monde », pour les jeunes, c'est l'inconnu, au sens de « tout ce qu'il n'y a pas en banlieue ». C'est cet inconnu-là qui suscite leur intérêt et donne sens à leurs venues aux Halles. Lorsque le « monde », tel qu'ils l'entendent, est absent (le soir, en semaine), ils ne viennent pas : les Halles sont à leurs yeux subjectivement défaites. Les Halles nocturnes n'existent pas.



Rue Pierre Lescot devant l'entrée du RER. Crédits : Pierre Linguanotto

Les Halles, un univers composé de géographies subjectives

De façon caractéristique, pour beaucoup de jeunes, les Halles commencent et finissent au RER. Cet énoncé, qui peut paraître trivial, est une thèse importante sur les espaces subjectifs, établissant une séparation entre deux univers distincts : les Halles et les cités. Aux Halles, un univers commence là où un autre se clôt (les cités). Entre les deux, ce sont les Halles, les « filles », les « styles », le « monde », qui chacun dessine leur géographie propre. Comme c'est souvent le cas dans les enquêtes

d'ethnographie urbaine, les géographies sont subjectives, plurielles et ne recourent pas la géographie cadastrale (Hayot A., 2002).

Aux Halles, les magasins dessinent une géographie à part entière. Les magasins sont considérés comme des lieux de rencontres, de drague ou encore de promenade. Ils ne se réduisent pas au consumérisme et les jeunes en ont un usage propre⁷. Les « filles » dessinent une autre géographie : la Fontaine des Innocents est identifiée comme un lieu privilégié de drague tandis que le jardin est perçu comme un espace paisible pour les couples. Notons que la géographie des filles peut croiser celles des magasins⁸. Cependant, il n'existe pas de géographie en partage des Halles mais un multiple de géographies constituant l'indicateur de leurs subjectivités, de leurs temporalités et de leurs usages, plus ou moins variables, des lieux. « Chacun sa route », comme le souligne un interlocuteur, signifiant que les Halles s'inventent à mesure que chacun se les inventent.

Les Halles et Paris, deux univers irréductibles

Les Halles sont pensées par les jeunes comme un lieu unique et singulier également au regard de Paris. Pour plusieurs interlocuteurs, Paris est une ville « invisible », soit parce qu'ils considèrent qu'ils n'ont rien à y faire et qu'il n'y a rien à y faire⁹, soit parce qu'ils énoncent qu'elle ne leur ressemble pas, trop « chic » selon eux. Ainsi, les Halles ne sauraient se confondre avec Paris et le vis-à-vis entre les deux peut parfois être en tension. Cependant certains fréquentent également Paris. Paris devient alors une ville qu'ils admirent un peu à la manière des touristes, une ville qui les fascine. Il demeure que, d'une manière générale, leur fréquentation de Paris n'est ni analogue ni aussi intense que celle qu'ils ont des Halles.

Aux Halles, jeunes de banlieue n'est pas une catégorie opératoire

Aux Halles, nous expliquent-ils, seule la figure « jeune » existe. La figure de « jeune de banlieue » n'est pas annulée pour autant, elle est simplement inactive, le temps des Halles.

La mentalité, les attitudes, les copains, la musique, le quotidien, la famille... sont autant de traits qui dessinent leurs univers dans la banlieue. « Jeunes de banlieues », dans nos entretiens, c'est uniquement cela : des « univers » subjectifs personnels, privés, qui ne les définissent pas en termes identitaires ni ne participent à la constitution d'un groupe identifiable. Dès lors, même s'il existe empiriquement des jeunes venant de banlieue aux Halles, l'assignation de « jeune de banlieue » à une origine géographique et à une subjectivité ad hoc est absente aux Halles. Les jeunes rencontrés

⁷ « Les Halles commencent à partir du forum, plus tous les magasins de la rue de Rivoli, et à l'opposé le magasin Foot Locker » ; « Qu'aimez-vous faire quand vous êtes aux Halles ? Me promener avec des amis faire des rencontres. Dans quel contexte tu fais des rencontres ? Dans les magasins en général ».

⁸ « Cette année, entre Quick et le RER on prend le temps de regarder les meufs » ; « Qu'aimez-vous faire quand vous êtes aux Halles ? Une ballade bien organisée : on fait des ronds : on commence par Séphora pour se parfumer, après on cocotte et on peut racoler, on fait des pauses cigarette, on regarde les magasins : on se fait rêver en regardant les jeans à 100 euros. C'est 1/10e de la paie de nos darons...»

⁹ « Les Halles, c'est comme une grande zone et Paris c'est un coin où y a du bruit. Y'a rien à Paris, les Halles y a tout. »

récusent d'ailleurs fermement l'existence d'une dualité de jeunesse aux Halles, celle de banlieue et celle de Paris.

« Jeune » est une catégorie prescriptive

L'une des propositions, de première importance, portée par les jeunes interrogés, c'est qu'aux Halles, un jeune est un jeune, et ce, d'où qu'il vienne. « Jeune » se présente dès lors comme une catégorie prescriptive, au sens d'une capacité à se nommer librement et positivement, sans aucun attribut (banlieue, capuches). Aux Halles, ils sont des « jeunes, c'est tout », des « jeunes tout court » pour reprendre une expression qui a valeur d'énoncé prescriptif dans une enquête en cours (Hérard, 2008). Loin d'une volonté de reconnaissance d'identités ou de particularismes « banlieues », les jeunes interrogés tiennent à être considérés aux Halles à partir de la catégorie générique de « jeune ». Les seuls attributs qu'ils acceptent sont ceux qu'ils se donnent eux-mêmes – et relèvent du style – ou sont d'ordre privé pour ce qui est de « jeune de banlieue ». Comme ils le précisent, c'est uniquement ce qu'ils viennent rechercher aux Halles qui, à leurs yeux, les identifient et les unifient¹⁰

Cet ensemble de thèses conduit à une rupture et à un renversement avec certaines problématiques où le lieu est à la fois déterminé et sous condition des populations qui l'occupent. Cette problématique mise en œuvre par l'État est particulièrement usitée aujourd'hui à l'endroit des banlieues populaires. Or, les résultats de l'enquête prennent le contre-pied de cette thèse en montrant que ce qui fait le lieu est sans rapport avec les populations.

« Jeunes de banlieue », aux Halles, est une catégorie de la police

Alors même que ces jeunes ne se considèrent ni en rupture, ni en exception des autres jeunes, les contrôles de police dont ils sont fréquemment l'objet les constituent en une jeunesse particulière. « D'où viens-tu ? » entendent-ils lors de ces contrôles. C'est ainsi la police qui réintroduit aux Halles un *continuum* avec la cité et l'origine géographique. Elle constitue « jeune de banlieue » en tant que groupe potentiellement délinquant, ce que les jeunes récusent vivement. Ils disent combien ces contrôles au « faciès de banlieue » sont d'une grande violence pour eux, mais ils précisent également qu'ils y opposent une résistance tranquille – ce qui est notable et à saluer. En effet, ils refusent que cela détruise l'ambiance des Halles.

Ils ne tiennent pas à « jouer la cité » aux Halles et à être, selon leur expression, dans une posture de « guerre » à l'endroit de la police. Ainsi, comme pour d'autres aspects déjà évoqués, il n'y a pas de reproduction de ce qui se joue dans les cités. Précisons pour finir que les propos des jeunes sur la police ne sont pas de nature anti-répressive. Ils différencient parfaitement les contrôles pour délits des contrôles au faciès.

Les questions afférentes à la rénovation font apparaître les Halles comme un lieu où rien ne doit être modifié et où rien ne leur déplaît. Ceci ne signifie pas un rejet de toute transformation d'ordre structurel et architectural, mais un refus de toute transformation subjective du lieu. Cette distinction concernant les changements s'est manifestée avec netteté lors d'une question portant sur la « reparisianisation ». La « reparisianisation » désigne ce que nous considérons être une option

¹⁰ « Selon vous, quand on est aux Halles, cela fait-il une différence de venir de Paris ou de banlieue ? Non, parce qu'on vient chercher les mêmes choses. »

commerciale pour le forum consistant à installer davantage de magasins haut de gamme afin de « requalifier » la clientèle. Cette option a été soulevée une fois lors du processus de concertation et nous précisons qu'il ne s'agit absolument pas d'un objectif de la municipalité. Nous avons cependant souhaité introduire le thème dans le questionnaire du fait de son écho avec les problématiques urbaines contemporaines. Du point des jeunes, la « reparisianisation » constituerait la négation même de l'esprit des Halles. En effet, elle réintroduirait la problématique de l'origine géographique et détruirait le « pour tous » des Halles au profit d'un clivage entre les gens. La précieuse homogénéité du lieu serait défaite. Or, ils souhaitent ardemment que soit maintenu dans le cadre de la rénovation ce que nous appellerons « l'esprit » des Halles, soit un quartier « ouvert », « propice à tout le monde ». Notons que le thème de la « reparisianisation » déploie une positivité lorsque, pour les jeunes, il désigne un afflux supplémentaire de gens ou de magasins, et donc, une recrudescence du « monde ». Ainsi, tous soutiennent que les Halles doivent conserver leur esprit actuel.

Les Halles, un lieu original de subjectivation

L'enquête nous apprend que, pour les jeunes, la catégorie de « jeunes de banlieue » est défaite aux Halles en ce qu'elle ne permet ni de se penser, ni de penser les autres. Les Halles se disposent subjectivement en rupture d'avec la cité, à partir de catégories propres comme celles des « styles », des « filles », du « monde » et de la possibilité que les jeunes ont d'y être des jeunes « tout court » et ce, sans aucun autre attribut. Les Halles sont, pour les jeunes, le lieu d'une seule jeunesse. Cette thèse a pour effet d'infirmer celle de la présence de « la banlieue aux Halles ».

Ce résultat est important à plusieurs niveaux. En premier lieu, il montre que les jeunes ne sont pas catégorisables selon le lieu d'où ils viennent, subjectivement captifs de celui-ci mais également pensables selon le lieu où ils sont. En deuxième lieu, cette labilité des comportements et des subjectivités ouvre à une réflexion sur le rôle des politiques publiques. Elles peuvent ou non laisser le lieu « ouvert », être ou non sécuritaires... Les cités, à la différence des Halles, font l'objet de prescriptions étatiques sécuritaires dont l'effet est de tendre fortement les rapports entre les jeunes et la police, les jeunes et certaines institutions (Kokoreff, M. 2003 ; Wacquant L., 2005 ; Fassin D., Fassin E., 2006 ; Mucchielli L. 2007). En dernier lieu, dans le cadre du processus de rénovation, les résultats de l'enquête mettent l'accent sur la nécessité de considérer ces jeunes comme des jeunes d'aujourd'hui, des jeunes « tout court » et mettre en œuvre des politiques publiques *ad hoc* : des aménagements pour leurs activités, comme des pistes de skate, des salles pour se réunir et ce, sans encadrement institutionnel. Une politique culturelle en direction des « jeunes de banlieue » ne serait pas pertinente parce qu'elle réidentifierait un « qui est qui » contraire à « l'esprit des Halles ». Si ces jeunes étaient considérés comme des jeunes de banlieues, le risque serait grand de mettre en péril le sens actuel qu'ils trouvent aux Halles, d'engendrer une stigmatisation et de renforcer les tensions avec la police.

La recherche a été présentée au Pavillon de l'Arsenal en janvier 2008 dans le cadre du Comité permanent de concertation des Halles, sous la présidence de la Direction de l'Urbanisme de la Ville de Paris. L'enquête a vivement intéressé les participants par la mise au jour d'éléments jusque là inconnus et nécessaires à la construction des politiques publiques (importance des lieux gratuits, caractère inopérant d'une politique culturelle pour les jeunes de banlieues, identification des Halles comme lieu pacifié...). Elle a également permis une réflexion sur les limites du processus de concertation (populations non représentées par des associations ou autres et de fait exclues de la participation). Est-ce que l'enquête a modifié le projet ? Le projet de rénovation des Halles est non seulement vaste, complexe, mais encore en gestation. Ce que nous pouvons affirmer, c'est que

l'enquête a modifié la perception des acteurs de la concertation à l'endroit des jeunes. Ils ignoraient, tout comme nous, l'investissement subjectif du lieu, leur attachement aux Halles, leurs représentations des Halles comme lieu tranquille... Les jeunes ne sont plus désormais une simple présence sans noms, ni pensées.

Concluons en précisant que les prescriptions dégagées par l'enquête ne sont pas valables pour la ville en général ou d'autres quartiers de Paris. Les jeunes aiment se rendre par exemple aux Champs Élysées, ce « trottoir pour les riches » comme ils disent, tout comme ils aiment « Cliqui », (les puces de Clignancourt). Mais les jeunes n'ont, à ces quartiers, ni le même rapport, ni le même usage. Leurs pensées ne disposent pas les Halles comme la pièce du « continuum-ville ». C'est tout l'intérêt, selon nous, d'une enquête anthropologique sur les formes de pensées appliquée aux questions urbaines qui s'émancipe d'une vision objectale ou socio-spatiale (quartiers, territoires, types de populations, chômage, immigration...), que celle-ci porte le nom de ville, de territoire, d'urbain ou encore de métro- pole¹¹. Une démarche en termes de lieux subjectifs et non d'objet – la ville, le quartier... – dispose donc d'une véritable pertinence et met au jour des éléments de connaissance inédits.

¹¹ La caducité de la catégorie de ville, dans ses ultimes développements weberiens et fordistes, est un constat amplement partagé par des socio- logues, des urbanistes, des anthropologues ou encore des philosophes (Augé M., 1992 ; Choay F., 2006 ; Ascher F., 2004 ; Sassen S., 1995 ; Negri T., 2000 ; Bertho A., 2005). Chacun, dès lors, renomme, selon ses catégo- ries et ses schèmes, les recompositions urbaines à l'œuvre sans pour autant, et de loin, partager les effets et les noms de ces recompositions dans le cadre de la globalisation (« ville-monde », « métropole », « méta- pole », « conscience du lieu et nouvelles formes d'habiter », « non-lieux »...). Notons que la notion de global articule celle de local, tel son pendant et que la notion de territoire s'inscrit dans cette recomposition du local. Ainsi, le fait que la ville ne soit pas une catégorie en conscience pour les jeunes peut apparaître homogène à ces thèses. Cependant, le débat est autre, rejoignant celui ouvert par l'anthropologie urbaine en ce que, travaillant sur les lieux subjectifs, nous ne disposons pas et ne recomposons pas de nouveaux objets urbains, globaux ou locaux.